

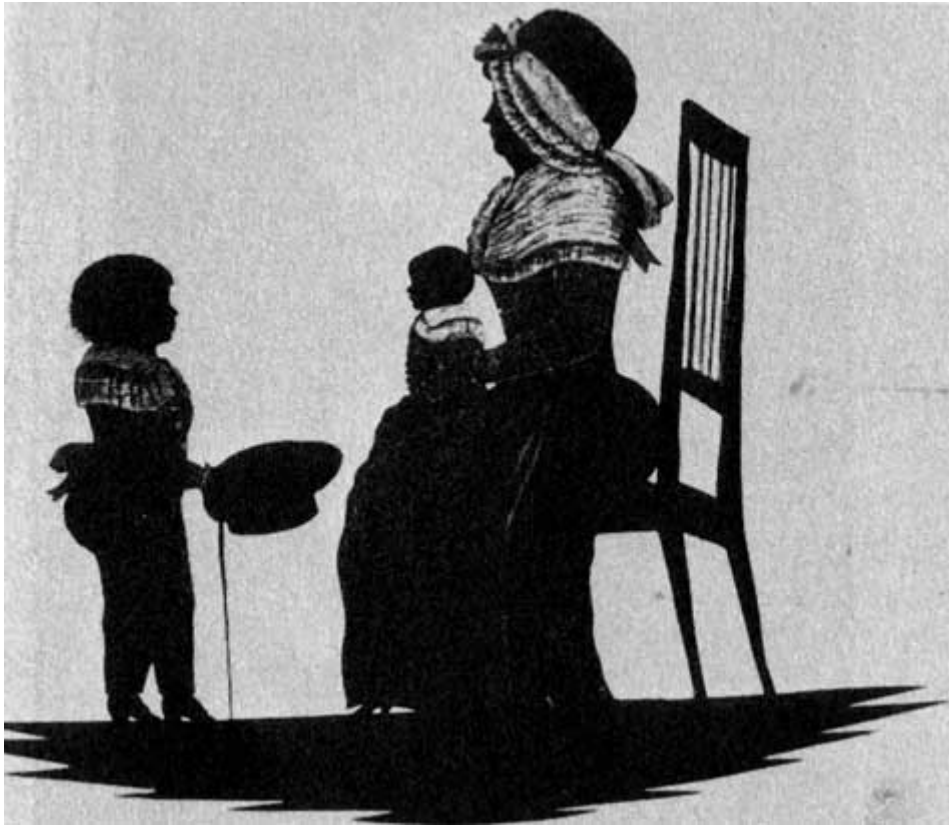
NOVALIS

Lettre bimestrielle n°34 – août /septembre 2011

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Auguste Bernhardine von Hardenberg (1749-1818)

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES****HYMNES À JÉSUS-CHRIST¹****VII**

Peu connaissent le mystère de l'amour, éprouvent l'ardeur inextinguible de la soif éternelle. La signification divine du repas du soir² est une énigme au sens terrestre ; mais celui dont les lèvres brûlantes aspirent l'haleine de la vie, celui dont le cœur défaille dans les palpitations sacrées d'un sang que l'amour soulève en flots embrasés, celui dont le regard se trouble à mesurer

¹ Par Novalis

² *Abendmahls* : c'est ainsi que dans la langue allemande le souvenir de la cène plane sur la perpétuité de l'acte eucharistique, la sainte communion.

l'incommensurable profondeurs des cieux, celui-là mangera son corps et boira son sang éternellement.

Qui connaît le haut symbole du corps terrestre ? Qui peut dire qu'il comprend le sang ? Tout corps sera un jour un seul corps, et l'union céleste des âmes s'accomplira dans l'effusion du sang divin...

Oh ! que cet océan monte et empourpre toutes choses ; que le rocher se liquéfie dans les émanations embaumées et subtiles de la chair divine. Que jamais ne finisse le doux banquet, car jamais l'amour ne se rassasie, ne croyant jamais s'unir assez intimement à l'objet qu'il aime. La pâture de lèvres toujours de plus en plus avides se métamorphose en nous, et nous transforme de plus en plus en elle. Une volupté, de plus en plus ardente, agite les profondeurs de l'âme. La faim et la soif de l'âme vont toujours croissant, et ainsi la félicité de l'amour se perpétue d'éternité en éternité. Ah ! si les pauvres affamés en goûtaient une fois, ils renonceraient à tout le reste, et viendraient prendre place, avec nous, à la table du désir, table qui ne reste jamais vide. Oh ! alors, ils reconnaîtraient la plénitude infinie de l'amour, et sauraient savourer la nourriture divine de son corps et de son sang.

Il y a dans cet hymne un sens spirituel fort élevé, mais qui n'est pas toujours sans obscurité.

Annales du Saint-Sacrement, 1860



Ce sont de véritables chants d'Église, conçus et écrits pour entrer dans les recueils d'hymnes et de cantiques luthériens et piétistes, où d'ailleurs ils sont toujours en usage pour la plupart. Certains ont été mis en musique plus de vingt fois, et Schubert a composé des mélodies pour trois d'entre eux. Novalis, dont Steffens a fort justement écrit qu'il était profondément religieux et chrétien, à l'inverse de tant d'autres romantiques qui n'abordent la religion que pour des raisons esthétiques et ne s'y rattachent que par l'effusion sentimentale. Novalis nourrit certes sa foi de son expérience personnelle, mais son mysticisme n'est pas un culte individuel et sa religion tend vers l'universel, a quelque chose de *catholique* au sens étymologique et non théologique du mot. Voulant faire chanter les fidèles à l'église, en famille ou les enfants au catéchisme, ce n'est plus le poète qui s'exprime à titre personnel, c'est le prêtre qui demande au poète de lui prêter ses armes ; et le miracle est ici qu'il ait retrouvé une fraîcheur d'inspiration, une

candeur lyrique et une simplicité de moyens qui le rapprochent des grands chantres primitifs de la langue allemande comme Walter von der Vogelweide ; le rythme iambique ou trochaïque épouse dans chaque strophe une forme simplement nécessaire, sans ornement superflu, qui lui donne un charme admirable et un accent indéniable d'autorité.

On comprend que les *Geistliche Lieder* (dont les sept premiers avaient paru dans *l'Athenaeum* en 1800 ; la collection des quinze n'ayant paru qu'en 1802, dans le *Musenalmanach*) aient fait l'admiration extasiée des premiers romantiques ; que Frédéric Schlegel, par exemple, ait écrit (à Schleiermacher) que les cantiques chrétiens qu'avait composés Novalis étaient « divins au-delà de tout ce qu'il a écrit jusqu'à présent » ; que Schleiermacher lui-même en ait pieusement cité deux (le XII^e et le XV^e) dans son récit de « La Fête de Noël ».

Appuyés profondément sur les *Hymnes à la Nuit* dont ils procèdent assez directement, d'une part, et sur un grand nombre de *Fragments* où l'on peut suivre et définir le cheminement religieux de la pensée de Novalis, d'autre part, les *Chants religieux* méritent une étude sérieuse et grave pour être bien compris, une approche prudente et respectueuse de leur mystique, parce qu'en définitive ils occupent une place centrale et rayonnante dans l'œuvre de Novalis, et une position assez étrange du point de vue religieux.

Spénlé les sépare en trois groupes : Hymnes à Jésus, hymnes théologiques, hymnes mariales. Schubart, l'un des premiers biographes de Novalis, les rapporte un à un aux différentes fêtes de l'année liturgique : Cantique pour l'Avent (I), cantique de Noël (II), chant de la Cène ou Hymne eucharistique (VII), cantique pour la Passion (VIII) se rapportant à l'office des Ténèbres (samedi saint) ; chant de Pâques (IX), hymne à la Croix (X), chant de la Pentecôte (XII) et les deux hymnes mariales enfin (XIV et XV) qui se rattachent assez étroitement au V^e *hymne à la Nuit* aussi bien qu'au cycle des hymnes à Jésus, et qu'on ne saurait exclure, pour ces deux raisons entre autres, de l'architecture intérieure des *Chants religieux*, où elles occupent une place essentielle. Le chant XIII^e, d'une inspiration plus directement personnelle et qui se rapporte à l'expérience tirée par le poète de sa maladie, serait plutôt un poème qu'un cantique à proprement parler.

Dans le cycle des sept chants voués à Jésus, quatre sont directement dans le prolongement de l'expérience intérieure du poète : les chants III et IV, où s'opère une fois encore l'assimilation Christ-Sophie, que les *Fragments* signalent comme fondamentale dans la pensée profonde de Novalis ; et les chants V et VI, où la fusion consolatrice se traduit par le sentiment rédempteur de la

fidélité éternelle, – qui est la découverte du lien réel unissant et nouant vitalemment le terrestre et le temporel à l'éternité. Il ne s'agit aucunement de consolations prodiguées, mais de la consolation éprouvée en substance.

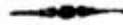
Je voudrais ici essayer d'expliquer l'un des mystères de la poésie de Novalis qui chemine à l'inverse de l'élan propre à toute poésie : alors que les poètes se jettent de tout leur génie dans une « chasse spirituelle », comme l'a si parfaitement écrit Rimbaud, partent du monde et s'élancent dans le verbe à la conquête de vérités sublimes qu'ils ne détiennent pas tout à fait encore, Novalis, lui, part de sa certitude spirituelle et descend vers le monde avec elle à travers le langage. Et c'est pourquoi il importe peu, parfois, que le poème soit ou non réussi formellement selon telle ou telle norme poétique, apparaisse ou n'apparaisse pas génial : il garde toujours son emprise indéfinissable et manifeste sa vertu, souvent même avec une puissance plus enveloppante et plus intimement pénétrante, plus durablement efficace au plus secret de l'être que la grande secousse de la plus haute admiration devant telle ou telle œuvre dont le corps et l'esprit sont d'une séduction parfaite.

Une anecdote a sa place ici. Après la mort de Novalis, son père, qui n'avait aucune raison d'avoir jamais rien compris du génie poétique de son fils, avait été frappé par un cantique qu'on avait chanté au culte piétiste. En sortant, il demanda de qui était ce beau chant.

– Grand Dieu ! lui répondit celui qu'il interrogeait, mais vous ne savez donc pas que c'est de votre fils ?

Ainsi va la gloire.

Armel Guerne



VARIÉTÉS.

Novalis schriften, herausgegeben von Ludwig Tieck und Fr. Schlegel, Leipzig
Œuvres de Novalis, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel.

Pour lui, les choses matérielles sont un symbole ; la nature et la réalité, ce que nous touchons, ce que nous sentons, c'est le voile transparent qui nous cache et nous annonce un autre univers. Il parle des objets les plus incorporels comme s'ils étaient visibles, grossiers et palpables ; il parle des fleurs, des arbres et des pierres de la route, comme s'ils étaient non seulement ses amis ou

ses frères, mais des êtres surhumains et immortels. Dans cette étrange intelligence, il s'opère non un chaos, mais une concentration intime de toutes les idées. La synthèse seule lui convient, et il unit tout sans rien confondre. Enfin, si nous avons pu saisir, dans les fragments épars qu'il a laissés, la vue intime et la pensée-mère qui l'agitait, il nous semble que son but était de montrer le double monde idéal et physique dans tous les points de contact, dans toutes leurs harmonies ; de représenter l'univers, Dieu, l'homme, la nature, comme un immense instrument musical, dont les cordes terrestres seules nous sont connues pendant cette vie ; de saisir, en un mot, l'immense corrélation de ces rapports qui vont se perdre dans l'infini... Et quelle tâche !

Après tout, cette philosophie n'est plus du christianisme. Novalis, qui dit quelque part que Spinoza est un *Homme enivré de Dieu*, n'est pas sans rapport avec ce prétendu athée, qui n'a fait autre chose que de confondre algébriquement la nature et son auteur. Cette contemplation de la nature en Dieu et de Dieu dans la nature, de l'esprit dans la matière, et de la matière comme symbole de l'esprit ; du tout dans les parties et des parties dans le tout ; ce sentiment ardent, d'une corrélation profonde et universelle, si souvent expliquée par Novalis ; cette manière de considérer la vie et la mort, tous les êtres, toutes les idées, comme se contrebalançant par leurs sympathies, leurs antipathies, leurs contrastes, leurs alliances, leurs inimitiés, ou, comme disent les Allemands, leurs *polarités* respectives ; cet espoir d'assimilation et d'amour, qui tend à confondre tous les objets dans une vaste unité, n'aboutissent-ils pas directement à un panthéisme mystique ?

Ce que Novalis se plaît à démontrer, c'est l'identité des objets les plus distants. Il renverse toutes les anciennes barrières, il détruit toutes les divisions établies. Fichte avait divinisé le génie de l'homme, Novalis élève un même autel à l'homme, à Dieu, à la nature, qu'il montre pénétrés de leurs rayons mutuels, dominés par le Créateur, mais partageant son immortelle essence. La nature n'est pour lui qu'un résumé de l'intelligence humaine, et l'homme même est un double miroir de la nature et de Dieu. La philosophie, c'est la poésie universelle. La poésie, c'est la philosophie chantée. « Poète et philosophe, dit-il quelque part, c'est la même chose sous des noms différents. Quand l'un se sépare de l'autre, c'est signe de décadence et de maladie. » Vous retrouverez partout dans les fragments de ses pensées, le même génie d'assimilation : « la nature, dit-il encore, c'est la harpe *éolienne* dont les sons correspondent à d'autres cordes secrètes qui sont en nous. » – « L'homme est le sens le plus noble de ce grand corps, le Monde. Il est l'étoile qui unit le ciel et la terre. » D'autres systèmes panthéistiques se font remarquer ou par

une grandeur pittoresque ou par une géométrique exactitude ; ils élèvent la pensée en cherchant à convaincre l'intelligence. Novalis s'adresse à l'âme, il cherche comme les quiétistes et Fénelon à unir l'homme par une étreinte intime avec la nature et avec Dieu. « La vraie philosophie, dit-il, commence par l'anéantissement de soi-même. C'est là que viennent aboutir toutes les qualités nécessaires pour devenir un disciple de la philosophie ; c'est le seul acte (écoutons cette expression tout allemande) qui réunisse les diverses conditions d'une *conduite transcendente*. » Et cette phrase plus frappante encore : « La vie n'est qu'une maladie de l'âme, une excitation que les passions entretiennent. L'état naturel de l'âme, c'est la quiétude. » Ici, reconnaissez à la fois la doctrine des anciens gymnosophistes, celle du saint repos et du pur amour.

En effet, le génie de Novalis, malgré la témérité de ses théories et la grandeur idéale de ses conceptions, est pour ainsi dire passif. L'énergie du mouvement, l'élan de la pensée active, contrarient sa nature. Il observe tout, attentif et les yeux fixés vers le vaste abîme. De là, les idées, les fantômes arrivent à lui ; il ne va point à eux, et, sous plus d'un rapport, ce contemplateur moderne se rapproche des vieux sages indiens dont je viens de rappeler le souvenir.

[à suivre]

VERS L'AURORE d'une fraternité intellectuelle des Nations

LA « MISSION » DU POÈTE NOVALIS

Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? En connaissez-vous de plus moderne et de plus éternelle, de plus exemplaire, de plus poétique et de plus humaine à la fois ?

Il s'appelait, du nom de ses pères, antique et haute lignée, Georges-Frédéric-Philippe, baron de Hardenberg, mais il élut, pour lui et pour la postérité, le nom, plus harmonieux et plus symbolique, de Novalis, qui fut celui d'une branche de sa famille établie jadis en

Italie ; ainsi ce baptême littéraire mariait déjà en lui la volupté méridionale aux rudesses de la Germanie et le pieux souvenir du passé aux aspirations d'un meilleur avenir. Né dans l'aride comté de Mansfeld en 1772, son enfance s'écoula au triste château de ses ancêtres, que l'austère piétisme de son père rendait plus triste et plus claustral encore. Autour de lui, c'est sa mère dolente et blême comme une ombre, et ce sont ses frères et ses sœurs marqués pour une mort prochaine ; et en lui-même c'est la morbidesse d'un corps malade et l'implacable germe de la phtisie. Mais qu'importe ? Il faut, comme un bel oiseau, ivre de lumière, s'élancer dans la joie de l'ardent univers.

Et c'est le gymnase d'Eisleben, Eisleben où naquit, souffrit et mourut le prophète Luther, et ce sont les gaies Universités d'Iéna, de Leipzig et de Wittenberg : Iéna, la cité des Muses, avec Fichte et Schiller, Leipzig, le petit Paris de Goethe et le paradis de la bière blonde et des blondes amours, et Wittenberg, le nid idyllique où chanta le rossignol d'un nouveau christianisme. Ah ! plonge-toi dans le tourbillon des vaines amourettes, Frédéric, toi « le papillon », toi qui bientôt ne seras plus ?

Et plonge-toi aussi dans les ondes de la science, de toutes les sciences, toi dont l'esprit veut tout embrasser, grec et latin, contes et légendes du moyen âge, mathématiques, droit, philosophie, littératures modernes, sciences de la nature, physique, chimie, histoire, géologie, théosophie, rien ne te demeurera étranger. Et tu connaîtras, tantôt comme leur disciple et tantôt comme leur émule et leur maître, les Frédéric et Guillaume Schlegel, les Louis Tieck, les Goethe, les Schiller; les Schelling, les Fichte, les Schleiermacher, tous les inspirés, tous les créateurs, tous les enthousiastes, toutes les gloires de ton temps. Et tu liras tous les livres, et tu prêteras une impatiente oreille à toutes les rumeurs qui viennent de France, ce pays qui, dans le fracas révolutionnaire des démolitions, cherche à faire place nette pour les édifices de demain.

Et puis tu connaîtras la vie calme des petites villes et des bourgades de la verte Thuringe, où s'acagnarde la médiocrité falote de la commune humanité, cette vie aux travaux ennuyeux et faciles, qui, comme le dira plus tard ton frère de la grande ville, est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour. Et tu passeras à cheval dans les villages, beau d'une beauté angélique, avec ta taille élancée et tes grands cheveux bouclés et tes yeux immenses, – tes yeux d'un cristal infini, – tel notre Lamartine dans la fraîcheur du Mâconnais natal. Et, près des mares brunes où jacassent hargneusement les jars, les manants se montreront de l'œil le bel émancipé, ardent au cotillon, dont les fredaines amoureuses font jaser les potinières de Weissenfels et de la frétilante Saale.

Mais, toi, tu n'auras d'yeux que pour ces agréables paysages de Saxe et de Thuringe, de Durrenberg, de Tennstedt, de Langensalza, où le pin noir domine le sobre horizon, au-dessus des fuyantes vallées. Qu'elle est jolie, en les matins d'été, cette terre aux molles ondulations que dessina la main de Dieu ! Et tu t'attarderas dans le vivant jardin, d'où s'échappe le vol d'un merle, à savourer le café crémeux de l'après-déjeuner, et, quand tes amis te visiteront, tu auras, autour d'une tasse de thé, plus de verve que trente d'entre eux, et plus de pétilllement que ce vin qu'on récolte, égaré dans le septentrion, aux rives tièdes de Fribourg-sur-l'Unstrut.

Et, dans les gentilhommières, tu souriras, aux grasses plaisanteries, mi-voltairiennes, mi-obscènes, des gentillâtres campagnards ; mais tu n'en seras pas plus effleuré que les quatre fers de ton cheval ne se ternissent au passage des flaques bourbeuses ou que le soc de la bonne charrue ne perd de son luisant à trancher les mottes noirâtres du sillon.

Nous sommes loin de ce trépied mystique des citadelles de l'esprit, Iéna, Leipzig, Wittenberg, qui embrasse dans son triangle tout ce que la confuse et énigmatique et brouillonne et bouillante Allemagne donnera au monde de nourritures assimilables ou de toxiques préparations ! Mais la vie ne veut point qu'on philosophe et qu'on poétise avant que d'assurer aux appétits bestiaux de la guenille humaine la chair saignante des matérielles servitudes qui calment périodiquement sa faim. Iéna, Leipzig, Wittenberg, c'était, sous la réalité brumeuse de l'azur allemand, sinon le jardin des Hespérides, du moins le jardin d'Académus ; c'était l'exaltation de l'âme qui se délivre par la pensée et par le livre ! Et maintenant c'est le grimoire, les dossiers administratifs, les actes et la procédure, où, sous la bienveillante férule de l'aimable bailli Just, tu t'inities aux prosaïques besognes qui préparent, selon les règles d'une savante, sinon spécieuse organisation sociale, aux échelons compliqués du *cursus honorum*.

Mais Tennstedt, c'est aussi le château de Grüningen et c'est là que tu vas connaître l'amour, le seul, le véritable, l'éternel. Petite tête frisée de Sophie de Kühn, – diamant noir des yeux et rubis purpurin de la mutine lèvre, – vous accrochâtes de vos treize ans à peine les ailes frémissantes de ce voluptueux papillon : « C'est toi qui fais les grandes amours, petite ligne de la bouche. » Sophie de Kühn, la fille-fleur et la femme-enfant, Sophie de Kühn, l'unique fiancée, de tout temps cherchée parmi les frivoles papillonnements du viveur mondain et enfin trouvée, – trouvée à jamais, à la vie et à la mort ! Sophie de Kühn, étoile brillante de ce monde où rien n'est assuré, vous disparaissiez, étoile filante, aussitôt qu'aperçue, et les planches de chêne qui vont emporter sous la fraîche terre votre

corps délicat de fauvette, d'abeille ou de fourmi, votre corps si pâle dans sa petite robe encore froufroulante, vont aussi enclorre à jamais sous la dure le cœur déchiré de votre malheureux ami.

Sophie de Kühn, vous n'aviez que quatorze ans et trois jours lorsque vous mourûtes, après avoir trouvé, sur votre lit de martyr, – car votre chair cria sous l'affreux couteau de l'impuissante chirurgie, – ces mots qui nous émeuvent encore : « Mon cher Hardenberg, je puis vous écrire à peine une ligne, mais accordez-moi ce plaisir : *ne vous chagrinez pas*, je vous en prie de tout mon cœur. Votre Sophie. »

Sophie de Kühn, vous fûtes peut-être espiègle, méchante, inconstante, désagréable, et vous ne saviez pas ce qu'était votre ami, cet archange à la splendeur alors invisible, dont les grandes ailes d'ombre et de lumière se déploient aujourd'hui sur l'horizon des siècles. Mais il suffit qu'il vous ait aimée pour qu'à jamais les fils de la femme qui ont gardé en eux, vives et ruisselantes, les fraîches sources de l'émotion, vous aperçoivent, reine idéale de leurs rêveries, sous le somptueux mausolée, fait de porphyre, de marbre noir et de diamant pur, que sont les *Hymnes à la nuit*.

Louis Angé

[à suivre]



La Wartburg

La Wartbourg

Ce pèlerinage, moins en honneur que celui de Weimar, ne laisse pas au fond de l'âme de moins fécondes impressions. Il y a dans ces belles vallées de Thuringe tout un ensemble d'idées et de souvenirs qui parlent bien haut. Une vie singulière, cachée d'abord, s'y découvre peu à peu ; car, et c'est là un rare privilège, cette contrée a reçu comme une double beauté, la beauté qui plaît au peintre et celle qui ravit le penseur, la beauté visible, et, si cela peut se dire, une sorte de distinction morale qu'elle tient de sa destinée dans le cours des âges. Il y a au-delà du Rhin des montagnes plus belles, des paysages plus splendides ; il n'y en a pas que l'histoire de la pensée germanique ait parés avec plus de grâce. L'histoire a été pour ce pays un artiste amoureux des purs contours et des lignes savantes ; elle lui a fait une destinée régulière dont l'harmonieux développement semble l'œuvre d'une prédilection attentive. Trois grandes époques, trois époques décisives dans la vie de la pensée allemande, ont laissé là des souvenirs ineffaçables qui, éclairés l'un par l'autre, s'unissant et se complétant, forment, pour ainsi parler, une composition parfaite. Au XIII^e siècle, la poésie confiante des *minnesingers*, et, trois cents ans plus tard, le hardi et terrible réveil de la raison moderne, voilà sans doute d'assez glorieux témoignages ; enfin, dans ces derniers temps, le nom de la Wartbourg n'est-il pas naturellement associé à celui du poète profond et tendre qui plaça dans ces lieux le sujet de son roman, et qui, plein d'amour et de hardiesse, essayait de réconcilier dans son âme affectueuse ces deux souvenirs ennemis, ces deux traditions contraires du génie de l'Allemagne ? Henri d'Ofterdingen, Luther, Novalis, entre ces trois noms si différents s'enferme toute la suite d'une histoire qui est écrite à chaque pas sur les montagnes de Thuringe. Voilà pourquoi vous n'y admirez pas seulement la nature chantée par les poètes, mais aussi cette beauté invisible révélée, tout-à-coup à votre esprit, et vous dites, en changeant le mot de Fénelon, que c'est là un horizon fait à souhait pour le plaisir de la pensée.

[...]

Je me rappelle plus vivement cette belle matinée de mars où je montais au château de la Wartbourg. J'étais arrivé la veille à Eisenach avec un ami, avec un voyageur épris, comme moi de ces contrées charmantes. Dès le lever du jour, M. X. Marmier m'emmenait du côté des montagnes, et nous suivions les détours de la forêt où se cache l'illustre retraite. Le printemps commençait, à couvrir les branches de bourgeons verts et tendres ; la vie s'éveillait dans l'immense nature. Je ne sais quoi de calme et de pacifique

enchantait cette matinée radieuse. Nous n'avions certes pas un grand effort à faire pour ouvrir nos âmes à toutes les impressions du pays. Les souvenirs des chantres d'amour et celui de Luther s'associaient sans haine dans notre pensée. Nous les retrouvions d'ailleurs dans le château lui-même ; ici, c'est la chambre de sainte Elisabeth ; plus loin, voilà la salle des chevaliers où la tradition place le poétique, combat des *minnesingers* ; un peu plus loin encore, dans cette chambre étroite, en face des montagnes de Thuringe, les yeux tournés vers le nord, Luther écrivait sa traduction de la Bible. Il n'y avait rien dans ces souvenirs si différents qui pût contrarier nos intelligences. Je comprenais quelle avait été l'inspiration de Novalis quand il unissait, avec tant de douceur, ces traditions opposées, et pacifiait au fond de son âme deux époques ennemies. Pourquoi, en effet, recommencer ces luttes stériles ?

Saint-René Taillandier

Publication

Armel Guerne, *L'âme insurgée, Écrits sur le Romantisme*, Éditions Points, 2011.



La réédition de *L'âme insurgée* d'Armel Guerne mérite d'être signalée, pour « Novalis ou la vocation d'éternité », préface aux *Œuvres complètes* de Novalis (1975), et l'un des plus remarquables écrits sur le poète romantique allemand, mais non seulement ; on lira également avec intérêt « Hic et nunc », paru initialement (1949) dans le numéro spécial des *Cahiers du Sud*, sur le Romantisme allemand : « *Que Novalis, le génie angélique de Novalis, soit comme l'âme du romantisme et tout à fait le poète de son âme, qu'il pénètre son cœur avec le charme sans âge, la chaleur musicale et toutes les féeries d'un foyer de braises au centre de la nuit...* »

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

(NOUVEAU CATALOGUE 2011)

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier, Mémoires de la Section des Lettres*, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »



Heinrich von Arnheim

SOMMAIRE

Document biographique

- *Auguste Bernhardine von Hardenberg (1749-1818)*.

Documents littéraires et témoignages

- Novalis, « Hymne à Jésus-Christ », *Annales du Saint-Sacrement*, Lyon, 1860.
- Armel Guerne, Introduction aux *Chants religieux* de Novalis, 1975.
- *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, (suite), *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- Louis Angé « La « mission » du poète Novalis », *La nouvelle Revue*, septembre-octobre 1924.
- « La Wartbourg », extrait de *Histoire de la jeune Allemagne*, par Saint-René Taillandier, Paris, 1848.

Publication

- Armel Guerne, *L'âme insurgée, Écrits sur le Romantisme*, Éditions Points, 2011.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-11.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2011